

## Colloque « Autres façons d'habiter, autres façons de vieillir » - Nantes, 6-7 octobre Pour d'autres façons d'habiter et de vieillir - Table ronde

**Chloé Salembier, anthropologue-urbaniste, Université Catholique de Louvain-la-Neuve, Belgique.**

Tout d'abord, je voudrais revenir sur ce que j'ai entendu comme vœux de tout-es les participant-es qui ont pris la parole pendant ce colloque. J'ai d'abord entendu **le besoin de choisir**, le besoin de choisir c'est clairement la lutte contre l'oppression, parce que l'oppression c'est de ne pas choisir, c'est pourquoi cela me paraît extrêmement important de pouvoir prendre en compte ce besoin. J'ai entendu aussi le besoin de **cultiver les liens sociaux**, de construire une retraite citoyenne et solidaire, une autonomie collective et solidaire...



Et puis j'ai entendu aussi des choses qu'**on ne veut pas** : participer à la « **Silver-Economy** », que la vieillesse soit considérée uniquement d'un point de vue **biomédical**, vieillir dans des **EHPAD**, **être considérées de facto comme dépendantes**, et tout à l'heure, tu disais aussi Annie : « **on ne peut plus utiliser le mot bien-vieillir** », j'ai bien entendu.

**Alors je me disais pour tout ça, qu'avons-nous comme ressources ?**

### **Les ressources féministes**

Repartir d'un postulat féministe, par exemple, qui est que « **le privé est politique** ». Ça veut dire que l'habitat n'est pas un enjeu individuel, comme on nous l'a fait croire pendant des décennies, mais bien un enjeu collectif et donc politique. Ça implique de sortir, au niveau spatial, de la binarité - qui est la façon dont la ville a été organisée pendant toute la période industrialisée - de la binarité, entre le privé et le public, où le privé est réservé au travail reproductif, à tout ce qui est lié à l'intimité, à tout ce qu'on ne veut pas voir et qui est derrière les murs, à cette peur des corps. Il faut que ça se passe derrière les murs ; le public est réservé au travail productif à la citoyenneté etc. Cette binarité-là, de fait, l'habitat participatif la remet en jeu. Pour remettre en cause cette binarité au niveau spatial, il est intéressant de travailler sur les échelles intermédiaires, les échelles des seuils. On a un tout petit peu parlé des coursives, ça revient toujours dans les projets d'habitat participatif, d'habitats groupés, même dans les projets de logements collectifs. Quand je parle d'espaces intermédiaires, ce sont à la fois des espaces de circulation, donc des couloirs, des ascenseurs, des coursives, des entrées d'immeubles, etc. Ça c'est le minimum nécessaire à la circulation, en général, pour une collectivité d'habitant-es. Mais ça peut aller, quand on pousse loin le collectif dans l'habitat, jusqu'aux espaces communs, la cuisine... partagés, avec des projets assez radicaux où l'on diminue au maximum les espaces individuels pour réduire les coûts et où on augmente au maximum les espaces collectifs pour pouvoir partager toute une série de fonctions.

Alors pourquoi est-ce qu'ils sont importants ces espaces intermédiaires ? Parce qu'ils remettent cette binarité en cause, mais aussi parce qu'ils impliquent une cogestion. Et cette cogestion implique à son tour des prises de parole, des prises de décision, une forme de citoyenneté, déjà à l'intérieur du logement et qui pourrait avoir une répercussion sur la citoyenneté qu'on pourra exercer à l'extérieur du logement.

D'où l'importance, aussi pour nous, les femmes, de pouvoir apprendre dans ces habitats participatifs à prendre la parole, à prendre des décisions, à se faire entendre, à mettre nos limites par rapport au travail qui nous est demandé. Cet apprentissage va forcément avoir des répercussions sur la citoyenneté et la présence dans l'espace public.

Parce que c'est là que se crée le « potentiel relationnel » (Ledent, 2014), donc ce sont des espaces qui vont pouvoir supporter toute une série de pratiques de la solidarité et du soin. Ils permettent aussi de visibiliser tout ce travail du soin, car tant que ce travail se fait dans cellule familiale et en silence derrière des murs, de façon invisible, il y a peu de chances qu'il soit reconnu par les politiques publiques. Alors que, quand ça se passe dans les espaces intermédiaires, tout à coup ça devient visible et ça prend une dimension politique.

Habiter ensemble c'est aussi régler les bonnes distances entre les un·es et les autres, et les seuils permettent aussi cela, préserver le besoin d'intimité et celui de pouvoir vivre en collectif. Un stéréotype véhiculé sur le logement, c'est la sécurité, je voudrais juste rappeler que pour les femmes, le logement ce n'est pas un espace de sécurité. Dolorès Hayden (*Historienne et poète. Professeure émérite à l'université de Yale. Architecture, urbanisme*) le rappelait, déjà, dans les années 70, toutes les 30 secondes aux États-Unis, une femme subit des violences domestiques et ça se passe dans la cuisine et dans la chambre. Donc, le logement n'est pas toujours un espace de sécurité et, peut-être que le fait d'avoir des espaces intermédiaires de qualité, le fait de vivre ensemble pourrait, pourquoi pas, diminuer cette violence domestique, parce qu'elle ne se passerait plus seulement dans un habitat individuel et derrière des murs opaques, mais dans un espace qui serait plus partagé entre les un·es et les autres.

Il s'agit là d'une question extrêmement importante, celle de l'imbrication des échelles, on ne peut plus aujourd'hui séparer les questions privées et publiques quand on parle de l'habitat. Je travaille depuis 2008 dans une école d'architecture : les études d'architecture et les études d'urbanisme sont encore séparées aujourd'hui, les projets sont réalisés de façon très circonscrite entre toute ces échelles. Or il y a un continuum de vécu, il y a un continuum d'usage entre ces disciplines et il y a aussi un continuum entre différents systèmes et rapports de domination. C'est pourquoi il faut absolument former les architectes et les urbanistes à ces questions d'habitat participatif. Aujourd'hui, ce domaine reste, pour la plupart d'entre elles et eux, de l'ordre de grands fantasmes, parce qu'ils et elles ne sont pas encore du tout outillé·es.

### **Les ressources sociales.**

Ce sont **les systèmes de gouvernance** dont on a beaucoup parlé aujourd'hui, l'importance de l'autogestion et de son accompagnement, parce que ça ne va pas de soi de devenir tout d'un coup citoyen·ne et de prendre des décisions collectives, étant donné le monde dans lequel nous vivons qui est très individualiste, et **l'importance de la question du Care**, du soin, qui est à la base, à l'origine, une éthique qui vise à dénoncer les inégalités dans le maintien et la reproduction de la vie.

### **Cette question : qui prend soin des un·es et des autres ? est extrêmement importante.**

Il y a différentes possibilités qui sont reliées à des enjeux spatiaux. Soit on externalise le soin, on paie des professionnel·les pour faire le travail, soit on valorise le soin, ce qui peut passer par un système de reconnaissance de ce travail au sein d'une communauté : en comptant les heures de travail, soit avec une rémunération réelle, soit avec d'autres formes de valorisation beaucoup plus symbolique de fêtes, de rituels, etc. On peut aussi mutualiser le soin, comme dans plein d'expériences qui ont eu lieu dans les pays nordiques où les cuisines, les espaces de jeu pour les enfants, étaient partagés... On peut aussi l'imaginer pour la question du vieillissement. On peut aussi se répartir plus équitablement les tâches domestiques, mais là on n'y est pas encore...du tout.

Donc, il faut bien trouver des systèmes pour favoriser plutôt l'externalisation, la valorisation et la mutualisation. Et tout ça, c'est lié à des conditions spatiales, parce que si on veut externaliser, et bien il faut le prévoir. Si on veut valoriser, et bien il ne faut plus mettre les buanderies dans la cave, il faut les mettre dans les espaces communs, dans les plus beaux étages de l'habitat participatif. Les cuisines aussi, toutes ces tâches qui sont dévalorisées, il faut les valoriser, il faut qu'elles soient au centre de l'habitat.

**Ensuite les leviers et les ressources politiques.** Moi j'ai beaucoup aimé quand tu as dit Annie « *j'en ai marre, de toute façon on est toutes des vieilles, on veut être vieilles, je veux être vieille, c'est la meilleure histoire de ma vie* » etc. Moi je dirais même que vous êtes toutes des vieilles anarchistes, parce que quand j'entends toutes ces communautés qui veulent être autogérées ça me fait penser à Kropotkine. La vision de Kropotkine c'était de créer des communautés autogérées, ce n'est pas la grande révolution du marxisme etc. C'est créer des communautés autogérées, ici de vieilles et de vieux au travers de l'habitat participatif qui fonctionne comme levier d'émancipation sociale et politique...

A ce sujet je voulais vous lire un texte, aussi, un peu, pour nous rassurer collectivement par rapport à tous les échecs dont on a entendu parler aujourd'hui, sur la force que peuvent avoir ces initiatives même si elles ratent, un texte qui parle de ce que des syndicats internationaux et autogestionnaires de défense de la classe ouvrière américaine en 1905 appelaient **la politique pré figurative**. Cette notion a été reprise par David Graeber qui est un anthropologue anarchiste que j'aime beaucoup, qui est décédé pendant la pandémie, que je vous invite à lire, notamment sur les questions de démocratisation, de bullshit jobs etc.

Alors, qu'est-ce que c'est cette politique pré figurative ? « *Ça consiste à construire les bases d'une nouvelle société dans la coquille de l'ancienne. La préfiguration est l'exact contraire de l'idée que la fin justifie les moyens. Plutôt que de calculer comment renverser le régime actuel en formulant l'hypothèse que d'une manière ou d'une autre quelque chose de neuf en surgira spontanément, vous essayez de faire de la forme de votre résistance un modèle de ce à quoi les sociétés auxquelles vous aspirez pourraient ressembler. Cela signifie aussi que vous ne pouvez pas reporter disons la question des droits des femmes, ou celle de la démocratie interne à après la révolution* » (comme ça s'est fait parfois dans certains mouvements de mai 68). « *Les questions doivent être traitées dès maintenant. A l'évidence, ce que vous obtiendrez ne sera jamais le modèle exact d'une future société libre, mais il s'agira au moins d'un ordre social qui pourra exister en dehors des structures de coercition et d'oppression. Cela signifie que les gens peuvent avoir une expérience immédiate de la liberté, ici et maintenant. Si l'action directe consiste à agir comme si l'on était déjà libre, la politique préfiguratrice consiste à relever avec constance le défi de se comporter les uns vis-à-vis des autres comme nous le ferions dans une société véritablement libre.* »

**Je vais terminer en proposant des pistes de recherche :**

- **Sur la question de l'intersectionnalité.** Il faudrait pour le prochain colloque qu'on ait toutes ces têtes grises qui sont présentes aujourd'hui, mais aussi des femmes voilées, des femmes avec des coupes afro, des femmes de toutes les couleurs qui participent. Parce que, si je prends les chiffres de Bruxelles par exemple, 1/3 des personnes qui habitent aujourd'hui à Bruxelles ne sont pas nées en Belgique. Donc, là nous sommes dans un entre soi, nous ne représentons pas du tout la société actuelle. Où sont-elles ? Quelle est leur voix ? Comment peut-on faire entendre la voix et les besoins spécifiques de ces populations qui sont totalement invisibilisées du débat qui est mené aujourd'hui par les classes moyennes, dont je fais partie. C'est extrêmement important de prendre en compte cette imbrication des

rapports de domination et de pouvoir travailler avec cette perspective intersectionnelle pour la suite.

- Je vous inviterai aussi à faire **l'Atlas des projets ratés**. Je trouve ça génial, parce qu'il y a à la fois tous les freins que les gens ont rencontrés, et aussi, ce qui serait super intéressant d'explorer ce sont les tactiques que les gens mettent en place quand ils n'ont pas pu faire un projet d'habitat participatif. Comment se débrouillent-ils/elles avec ça ? Où est-ce qu'ils/elles trouvent d'autres moyens de rebondir à la suite de ça ? J'ai 41 ans j'ai essayé de faire 3 projets d'habitat participatif...
- Les **perspectives comparées**. Je pense que ça vaudrait le coup de sortir de l'échelle européenne, d'aller voir dans les sociétés dans lesquelles il n'y a plus/pas d'état providence. Ces sociétés sont-elles le miroir grossissant de ce qu'on connaîtra ici prochainement ? Et comment les gens se débrouillent-ils avec ça ? Cette perspective de « learning from the South » me semble porteuse pour une recherche sur l'habitat et le vieillissement.
- Et puis **l'approche spatiale**, parce qu'on manque d'outils aujourd'hui par rapport à tout ce dont je vous parlais sur le Care et les enjeux spatiaux de cette prise en charge collective du soin. Des boîtes à outils, il nous en faudrait...